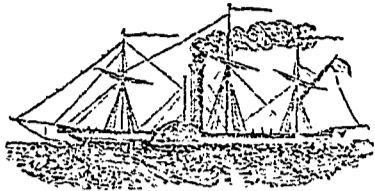


MELANGES RELIGIEUX

MONTREAL, 10 OCTOBRE 1848.

ARRIVEE DU STEAMER



CAMBRIA.

Le Cambria nous apporte des nouvelles de trois jours plus récentes. En Angleterre, on ne sait que penser; on est dans l'inquiétude et le malaise. L'Irlande est comme aux dernières dates; les insurgés sont toujours retranchés, et dans des positions formidables. — A Francefort, il y a eu une insurrection sanguinaire; les morts du côté des troupes et du côté du peuple sont nombreux; l'insurrection n'était pas encore supprimée. — En Italie, il y a eu une révolte à Chenitz; les troupes sont parvenues à rétablir la paix. — Vienne a encore eu à subir une insurrection; l'agitation y était très grande aux dernières nouvelles. — Il y a eu des troubles à Hambourg. — Dans la Hongrie, on se bat à force. — En Italie, on craint fort que la guerre ne recommence. Le roi de Naples a prorogé le parlement. Le gouvernement français s'oppose à ce que Naples continue à attaquer la Sicile. — A Paris, il y a un malaise général; on craint que Cavaignac et l'Assemblée nationale ne puissent établir la république. On s'attendait à une conspiration militaire et à des conflits. Cavaignac continue à jouir de la confiance du gouvernement et de ses amis. L'excitation n'en augmentait pas moins à Paris; une crise était imminente. Louis-Napoléon était attendu à Paris. — En Irlande, on a trouvé de vrais bills contre M. O'Brien, McManus, Orchard et O'Donnell; on était après leur faire leur procès. — Vienne va demeurer libre pendant l'armistice de six mois. — Cavaignac ne s'opposait pas à ce que Louis-Napoléon prit son siège à l'Assemblée, mais il avait soin de préparer de nombreuses troupes en cas d'événements inattendus. — L'Espagne est redevenue tranquille, ainsi que Vienne. — A Siam, l'Inde Orientale, Danemark, il y a eu une insurrection sanguinaire. — On rapportait que lord Buntineck était mort subitement le 21 septembre.

DISCOURS DE M. CHINIQUY.

Dans notre feuille de vendredi, nous avons promis de donner aujourd'hui le discours que M. Chiquy a prononcé jeudi soir à la grande assemblée de tempérance. Nous remplissons notre promesse, en ajoutant toutefois que nous ne pouvons par nos notes rendre pleine justice à ce monsieur. Nous ne reculons pas cependant devant notre engagement, persuadé que nos lecteurs nous pardonneront, si parfois nous ne rendons pas complètement ses pensées.

Messieurs,

C'est aujourd'hui pour Montréal un beau jour, un jour de bonheur, un jour glorieux. C'est un jour qui nécessairement aura par tout le pays un grand retentissement. Car il va s'y produire un bien immense, dont vous-mêmes vous profiterez les premiers et dont vos enfants recueilleront les fruits précieux. Ce bien vous le connaissez, c'est la belle société de tempérance qui va prendre fermement racine parmi nous. Cette société, je l'ai comprise, est née d'une pensée venue de Dieu. Car une association, dont tous les membres, unis par les liens si doux de la charité, font sur l'autel de la religion et de la patrie un immense sacrifice, est une société inspirée de Dieu. Car Dieu seul a pu donner à sa créature la pensée d'une semblable association, qui unit par de pareils liens des hommes qui jusqu'à présent n'avaient su se connaître et que toutes les tendances et tous les vœux éloignaient les uns des autres. Dieu seul a pu inspirer l'idée d'une si belle société qui fait que ces hommes naguère ennemis, sont maintenant ici réunis, face à face, bras contre bras, poitrine contre poitrine, cœur contre cœur. Ainsi donc, Anglais, Français, Irlandais, Écossais, Canadiens de toutes origines, nous ne pouvons laisser se perdre une pensée venue de si haut. Il a bien existé parmi nous des semences de division; nous nous sommes, hélas! presque haïs; tout a été paralysé. Nous en avons cherché la cause, et cette cause était notre déshonneur. Nous nous sommes plaints de ne pas avancer d'avantage; et pourquoi en a-t-il été ainsi? Parceque nous avons été déshonorés. Eh bien! prenons aujourd'hui une belle et grande résolution; unissons-nous dans la société de tempérance. C'est le moyen de nous grandir et de marcher de l'avant.

Je tiens en mains une résolution que je vous propose, c'est celle-ci :

« S'enroler sous les bannières de la tempérance est un acte de charité et de philanthropie; on doit donc s'attendre à ce que tous les citoyens de Montréal se mettent à l'œuvre et s'aggrègent aux sociétés de tempérance. »

Je sais, mes bons amis, qu'il y a un grand nombre d'entre vous qui font déjà partie de notre belle association, mais aussi combien y en a-t-il qui en sont éloignés? Sans examiner pour le moment les raisons qu'apportent ceux-ci pour ne pas se joindre à nous, examinons ensemble s'il n'est pas grand, s'il n'est pas honorable, s'il n'est pas digne d'un homme de cœur, d'un patriote, d'un chrétien de s'abstenir de boissons fortes. Ceux en effet qui ne sont pas de la tempérance, disent à qui veut les entendre : « Je ne mettrais bien de la tempérance, mais moi je suis sobre, je ne suis pas un enfant, je suis capable de me conduire, je n'ai donc pas besoin de m'imposer ce joug. » Mais en vérité ceux qui parlent ainsi, ne pensent pas à ce qu'ils disent; c'est chez eux manque d'attention. Car je vous le demande, si par hasard, en chemin faisant, vous rencontriez sur votre route un pauvre malheureux, que des voleurs viennent de piller de son argent et qu'ils ont ensuite enchaîné, passeriez-vous sans rien faire pour lui? — Est-ce que par hasard, vous auriez le cœur de lui dire : « Décharge-toi de tes chaînes, c'est ton affaire? » Oh! non, vous ne le feriez pas; j'ai de vous trop bonne opinion pour le croire. Car il n'y a pas à en douter, c'est à ceux qui sont libres, et c'est à ceux qui sont indépendants à briser les chaînes des esclaves, des impéris; or, mesbons amis, réfléchissez un peu; voyez vos parents, vos amis, vos concitoyens; ils sont malheureux, ils ne savent plus que faire; ils sont abandonnés au vice même de l'intempérance. Ils ne peuvent sortir de leur

ornière; ils font bien un effort, mais personne ne leur tend la main, et les voilà qui retombent dans leur fange, et à qui la fuite? A vous tous. Venez donc tous, qui que vous soyez, Canadiens de toutes origines, venez couper ces liens, venez rompre ces chaînes. Et comment cela? En faisant vous-même le sacrifice des boissons, et en abandonnant l'usage pour vous ranger sous l'étendard glorieux et indépendant de la tempérance. C'est le seul moyen de réussir, et à l'appui écoutez ce que je vais vous dire.

Un jour, j'ai été témoin d'un beau trait, d'un acte admirable. Un enfant de 12 ans venait de joindre un petit canot, ils s'approchèrent tous deux de la rivière et se mirent à jouer ensemble. Mais bientôt par malheur le petit canot glissa à l'eau et le voilà qui est emporté par le courant; il dit arait au milieu des flots. Que va faire l'enfant de 12 ans? Il ne sait pas nager, il ne peut donc porter secours à son petit ami. Cependant la nature parle, il s'attendrit, et ne prenant conseil que de son courage et de son amitié, il se précipite dans la rivière, il plonge au fond des eaux et revient à la surface sans avoir pu rejoindre son ami. Il ne perd pas espoir; il disparaît de nouveau, plonge et replonge, et reparait enfin avec l'ami qu'il a sauvé. Mais c'était trop pour ses forces; l'enfant courageux est épuisé, il perd connaissance. On s'empresse de secourir les deux petits malheureux, et finalement on les ramène tous deux au rivage épuisés, mais vivants. — Eh bien, mes bons amis, je vous entends vous écrier : « que c'est beau! » Oui, c'est beau; aussi faites de même. Ne consultez que votre courage et votre amitié pour vos frères; venez au secours de vos amis qui se perdent dans l'intempérance. Plongez au fond de l'abysses, et retirez-en ceux qui, sans vous, sont à jamais perdus.

N'en doutez pas, mes bons amis, il faut que notre œuvre réussisse; la tempérance devra s'établir partout et en voici la raison; c'est que notre peuple a du bon sens, il a de l'intelligence, il a un grand cœur. Je sais qu'il n'est pas besoin de le prouver; mais je pense que l'anecdote suivante est bien propre à confirmer notre croyance dans ce sens. Un bon jour donc, c'était dans une grande et belle paroisse, une des paroisses les plus riches; on y disait que le Père Chiquy allait y passer et qu'il voulait y prêcher la tempérance. Cette nouvelle jeta l'épouvante dans l'esprit de tous les marchands; que vont-ils devenir, si M. Chiquy réussit dans son entreprise. Ils s'assemblèrent donc en toute hâte, afin de s'entendre sur les moyens à employer pour neutraliser les efforts de celui qu'ils appelaient l'apôtre de la tempérance. On commença à discuter les moyens, et comme ils ne paraissaient pas fort faciles, un des marchands de l'auditoire prend la parole à son tour et après leur avoir fait voir la difficulté de leur tâche, il ajoute : « Faites tout ce que vous voulez, vous ne réussirez pas; le Père Chiquy est comme le choléra; à son passage, tout disparaît. » Pas besoin d'en dire d'avantage; le résultat de l'assemblée se termina tout seul.

Je sais qu'il y a bien des gens qui disent tout haut qu'il est impossible d'établir la tempérance et encore moins de s'en mettre. A cela, je réponds que tout Montréal va se mettre de la tempérance, et en voici la preuve. Qu'est-ce en effet que la tempérance? C'est de ne jamais prendre que de l'eau. Eh bien! qu'y a-t-il de difficile à cela? Rien du tout. Regardez-moi; je suis certainement en bonne santé; j'entends même quelques uns d'entre vous parler de mes deux mentons. Autrefois cependant il n'en était pas ainsi; j'étais malade, j'étais infirme, j'étais perclus de rhumatismes et de douleurs. D'où vient ce changement. C'est que je ne prends plus jamais que de l'eau, tandis qu'auparavant j'aimais assez les vins et autres liqueurs, et en prenais quelquefois. L'abstinence de ces boissons m'a été très utile, mais ce n'est pas la peine d'en parler. J'ai pourtant longtemps partagé l'opinion de bien des gens en faveur des boissons; je trouvais ces breuvages bons; je ne les détestais pas du tout. Mais un bon jour le livre du Dr. Cooper me tombe sous la main, et j'y lis que l'usage de boissons de n'importe quelle espèce fait mal à l'homme, au moins lui nuit; je vois de plus que le Dr. ajoute que, selon lui, les boissons sont si dominantes, qu'il n'hésiterait pas à dire que toutes les hydropisies et autres maladies doivent être attribuées à l'usage de ces mêmes boissons. Aussi après un an et demi d'usage de mes opinions ont bien changé. D'ailleurs je voyais dans bien d'autres ouvrages que les boissons ne sont jamais nécessaires à qui que ce soit, bien plus qu'elles sont inutiles et mauvaises; car outre qu'elles nuisent, elles occasionnent une perte d'argent, et voilà qui est mauvais; car l'argent donné pour cet objet, est autant d'argent d'arraché aux enfants, à l'épouse. Et puis, d'après le dire des meilleurs médecins, l'eau est le meilleur breuvage qui existe, c'est le breuvage le plus sain et le plus convenable à la nature de l'homme. Je vous le dirai donc, mes bons amis, ne buvez jamais que de l'eau; c'est l'intérêt de votre santé et celui de votre bourse. Vous pouvez au moins croire, et il craint que vous ne soyez quelque peu incrédules, écoutez ce qui suit. Dans une paroisse où l'on voulait établir la tempérance, on discutait le pour et le contre. Dans le cours du débat, on apostrophe un médecin, et on lui demande : « Allez-vous vous mettre de la tempérance? » Pas si bête, répond-il; ce serait un mauvais exemple; car s'il était suivi, les médecins n'auraient plus rien à faire, ils s'écroqueraient de faim. »

Je laisse à d'autres orateurs, plus expérimentés que moi en ces matières, à vous prouver comme quoi les boissons sont nuisibles. J'ajoute seulement que la boisson, bien loin de se borner à faire du mal au corps, en fait beaucoup à l'intelligence. Ceci n'a pas besoin de se prouver; les faits de tous les temps sont là pour déposer en faveur de ce que je dis. Je vous jure donc de quitter l'usage des boissons; car elles attaquent chez l'homme ce qu'il y a de beau, de grand, de noble d'immortel! Après cela, y a-t-il quelqu'un qui ose dire que la boisson ne fait pas de mal? Oh non, personne ne l'osera. Je demande donc ici le secours de tout le monde : qui que vous soyez, avocats, notaires, médecins, hommes de bureaux, artisans, etc., venez-vous mettre la main à l'œuvre; venez frapper notre plus mortelle ennemie. Souvenez-vous de puis combien de temps déjà nous travaillons à cette belle cause. Il y a déjà longtemps années que nous voulions établir la tempérance; le clergé s'est mis à l'œuvre. On se mit à prêcher. On fit de long et nombreux discours; mais ces discours étaient en faveur de la boisson, et voici comment. C'est que l'on disait au peuple de ne prendre de boissons que modérément, et voilà notre erreur. C'étaient des discours dont l'auteur devait être satané, car il devait être, cet esprit du mal, de nous voir prêcher la modération en cette matière. Ici la modération est inutile. On prend une fois de la boisson, on en prend une seconde fois et d'avantage, et puis on continue toujours en augmentant. Cette boisson est comme un incendie. L'effeu se déclare quelque part, il se communique à la maison voisine, puis à une autre, et ainsi de suite jusqu'à ce que l'incendie soit immense. Oh! c'est là la peinture de notre malheureux pays. Nous portons tous au front la marque de la boisson. Quel est en effet celui d'entre nous qui ne voie en au moins n'ait vu dans sa famille, un parent, un proche livré à cette passion dégradante et

j'ai donc raison de dire que nous sommes tous atteints par la boisson.

Mais vous voudriez peut-être mieux connaître encore quels sont les maux que nous cause l'intempérance. Voici donc les noms de 16 des paroisses les plus riches et les plus belles du Canada. Eh bien! si je vous demandais de me donner le nombre des familles les plus considérables qui s'y sont ruinées par la boisson, vous ne sauriez le dire. Pourtant pas moins de 678 familles y sont complètement disparues par ce vice infernal. Elle avaient ensemble une fortune de 2,435,378; tout cela est passé, il n'en reste plus rien. Elles avaient ensemble 3759 enfants qui devaient être fortunés et riches; ces enfants sont aujourd'hui à mendier leur pain, ou sont allés aux É. U. travailler aux gages des étrangers. — A Montréal, il se trouvait 16 familles des plus riches; elles possédaient de 10,000, à 20,000, 30,000, etc., chacune; aujourd'hui vous en cherchez en vain les restes et plus; elles ont disparu; la boisson les a ruinées. Il y a 20 ans, 100 autres des familles notables de Montréal possédaient ensemble une fortune de 379,000; aujourd'hui, elles n'ont plus rien elles sont réduites à quêter. — A-t-je donc tort, mes bons amis, de vous dire que la boisson est notre grand ennemi? Oh! non! venez donc avec nous, aidez nous dans notre œuvre. Car rappelons-nous le bien; la boisson n'a jamais fait d'heureux; elle n'a jamais causé que du mal. Ouvrez l'histoire de notre pays; ce qu'il y a de plus beau, de plus grand, de plus glorieux parmi nos hommes distingués, la boisson l'a attaqué. Parcourez notre beau pays; vous reviendrez comme moi plein de haine contre ce que j'appelle notre plus dangereux ennemi. Car vous auriez alors l'expérience qui vous aura dévoilé bien des misères, et vous aurez appris entre autre choses le sort d'un de nos seigneurs les plus riches. Il s'est livré à la boisson, il s'est ruiné; de suite des honneurs et des grandeurs, il est tombé au plus profond abîme de l'infamie.

Oh! je ne crains pas de le dire, comme Canadien, je maudis la boisson. S'il m'était permis de disposer de ma vie, je la donnerais pour toute belle cause. Si je pensais pouvoir, par ma mort, détruire l'intempérance, je m'ouvrais les veines, et me laisserais mourir!

Mais, mes bons amis, vous craignez peut-être le sacrifice qu'on vous demande. Vous vous représentez sans doute la tempérance sous la figure d'une vieille bonne femme qui n'est bonne qu'à porter partout le dégoût et l'ennui. Vous êtes dans l'erreur; la tempérance est une belle fille du ciel, c'est la sœur de Jésus-Christ. Partout où elle se montre, partout où elle passe, elle fait le bien sur sa route. Ici encore, il n'est pas besoin de preuves; vous connaissez cela aussi bien que moi; aussi je me contenterai de vous rappeler le fait suivant qui vient de se passer dans une paroisse près de cette ville. Depuis 10 ans une famille était dans l'affliction et la désolation la plus grande. C'est que son chef était adonné à la boisson; il ruinait sa famille et sa santé, à force de boire des liqueurs enivrantes. Sa pauvre femme était on ne peut plus affligée; tout le jour elle pleurait, et priait Dieu de convertir son mari. De temps à autres, elle allait trouver celui qui aurait dû être son soutien et son appui; elle se jetait aux pieds de son époux, elle lui présentait ses pauvres enfants, et lui demandait en grâce d'en avoir pitié, d'avoir pitié de sa femme, d'avoir pitié de lui-même. Ce mari s'attendrissait il cessait de boire pendant vingt-quatre heures, mais bientôt il retombait dans sa vieille habitude et il s'enivrait comme d'ordinaire. Or, voilà que la tempérance passe par là; le chef de famille en entend parler, son cœur est attendri à la vue de ses enfants, il prend la résolution d'abandonner l'ivrognerie. Il sort donc un bon soir, et sa femme se met à prier. L'heure avancée, il ne revient pas. Les pauvres enfants ont beau demander à leur mère : « où est donc papa? » L'infortunée ne peut leur répondre, tant elle craint de voir revenir le père de ses enfants dans son état habituel. Minuit sonne, une heure, 2, 3 et quatre heures sonnent à leur tour, le mari n'est pas revenu. La pauvre femme n'y tient plus, elle se lève et va à quelle part. Mais quelle joie! sur le seuil de la porte elle rencontre celui qu'elle cherche, elle se jette dans ses bras, et quand le chef de famille, maintenant repentant, peut laisser parler son cœur, il n'ouvre la bouche que pour demander pardon à sa vertueuse épouse, qui à l'avenir aura un appui pour la soutenir, et dont les enfants auront un père qui dèsormais leur donnera du pain, et rendra à sa famille la paix et le bonheur.

C'est là une scène de tempérance, et je vois que la fin vous attendrit. Mais remarquez-bien mes bons amis, que c'est la tempérance qui a fait tout cela. C'est donc une bonne chose que cette tempérance. Aussi, venez tous vous en mettre; c'est un sacrifice que vous allez faire, mais rappelez-vous que c'est pour la patrie, pour la religion, pour Dieu même. D'ailleurs, ce soir vous êtes des juges; vous allez porter la sentence de plus d'un millier de personnes. Combien en effet de pauvres femmes éplorées, qui dans ce moment sont en prières, et demandent à Dieu d'inspirer à leurs maris, d'inspirer à tous les citoyens de Montréal ici réunis l'idée de s'enroler sous les bannières de la tempérance. Dès demain donc vous allez avoir un grand acte à faire; vous aurez à promettre de ne jamais plus même approcher de vos lèvres de boissons enivrantes; car c'est un fait que ces boissons souillent tout ce qu'elles touchent. Je n'en dirai pas d'avantage; j'ai été assez long, et plus chaque son tour.

PROCESSION NAVALE DU 6 COURANT.

Vendredi dernier, comme l'avait réglé la Lettre Pastorale de Mgr. de Montréal, eut lieu la translation solennelle d'une nouvelle statue de la B. Vierge-Marie, qui doit être placée à l'extérieur de la chapelle de Bonsecours, de manière à dominer le port.

Les générations qui viendront après nous, en regardant ce modeste monument, seront curieuses de connaître les détails de son inauguration, comme aujourd'hui nous mettons un vif intérêt à savoir ce que firent nos Pères. Disons donc pour la satisfaction de nos neveux, que l'humble statue fut l'occasion d'une fête religieuse digne des plus beaux siècles de la foi. La même cause qui avait inspiré aux nationaux de Jacques Cartier de faire bénir pompeusement leur vaisseau, comme on eut fait au temps du célèbre navigateur qui lui a donné son nom, et de mettre ainsi sous le patronage de la Religion, leur industrie et leur esprit d'entreprise, inspira le projet de déployer sur notre majestueux fleuve la nouvelle pompe religieuse. Il était juste d'ailleurs, comme l'avait écrit le vénérable évêque de Montréal, que les eaux s'unissent à la terre pour publier la gloire de celle qui a mis au monde le créateur de toutes choses.

Les vaisseaux à vapeur le Jacques Cartier, le St. Louis et autres appartenant aux catholiques, étaient tous réunis dans le port, pavés comme en un jour solennel. La statue s'apercevait de loin sur le lillac du Jacques Cartier, placée sur un piédestal d'environ huit pieds de hauteur. Une foule aussi nombreuse que les vaisseaux pouvaient la porter, y était réunie. A neuf heures du matin, l'évêque de Montréal arriva, suivi d'un grand nombre d'ecclésiastiques, et se

placa ainsi escorté aux pieds de la statue. Le signal de la procession navale fut donné, et l'évêque, et le clergé et toute l'assistance, se mettant à genoux, entonnèrent le chant grave et majestueux du Veni Creator. Une foule innombrable, réunie sur toute la longueur des quais, fut témoin de cette démonstration. Les fortes convictions méritent le respect humain. Le Musulman, quand l'heure de la prière est venue, ne se laisse pas intimider par l'opinion d'autrui. Le voyageur l'a vu, environné d'étrangers à l'islamisme, se tourner vers l'Orient, se prosterner jusqu'à terre, et adresser sa prière au grand prophète. Le catholique ne doit pas rougir de faire pour la vérité ce que le musulman fait pour l'erreur.

Pendant le chant pieux dont nous venons de parler, les bateaux glissaient lentement sur les eaux et passaient triomphalement aux pieds de la ville de Marie. Ils descendent ainsi jusque vis-à-vis l'église de Longueuil, retentissant du chant de Psalms, d'hymnes et de cantiques appropriés à la cérémonie. Là, la Statue fut transportée sur le St. Louis, les différents Capitaines se disputant l'honneur de l'avoir à leurs bords. Ensuite, les vaisseaux deux de front, commencèrent à refouler le courant, pour revenir au Port, toujours retentissants du chant religieux. Le spectacle nous parut plein de magnificence, lorsque la procession entra pompeusement dans le Port, au son de toutes les cloches, et en présence d'un concours immense de peuple. La statue fut alors portée processionnellement à l'église de Bonsecours. Le brancard était soutenu par les hommes des différents équipages, et les Capitaines tenaient les rubans. Elle est exposée dans le Chœur de la chapelle, en attendant qu'elle soit placée au lieu le plus élevé et le plus visible de l'édifice. Mgr. de Montréal monta alors en chaire, et fit une allocution simple, mais oratoire. Sa Grandeur expliqua les motifs et la nature de la démonstration religieuse que venait d'avoir lieu, en reportant son auditoire à cette époque où nos pieux ancêtres, n'ayant si naïvement et si ardemment l'Auguste Vierge-Marie, confèrent à sa garde cette ville, aujourd'hui somptueuse dont ils jetaient les fondements, il y a deux cents ans.

Maintenant nous dirons que, dans votre conviction, cette fête ne peut que contribuer à moraliser le peuple.

Le spectacle de la Statue de la plus pure des créatures, en s'offrant tout d'abord à ceux qui entrent dans le Port, qui en sortent, est propre à inculquer fortement des idées de décence, de tempérance et des autres vertus qui font les peuples heureux et prospères. Si quelques esprits pusillanimes objectaient que nos frères séparés se scandalisent de cérémonies qu'ils comprennent mal, nous répondions qu'ils ont tous les moyens de les mieux comprendre. Qu'ils interrogent ou étudient dans le but sincère de s'éclairer. Si des Catholiques froids et imbuis de préjugés, traitaient notre dévotion de populaire, nous accepterions le mot, et nous dirions qu'en effet elle est éminemment convenable au peuple, qu'elle maintient dans la moralité et les principes sociaux; tandis que le philosophisme, sans parler des temps passés, a formé ce peuple immoral du vieux monde, qui se ruait sur la société aux jours désastreux de juin dernier.

(Continué.)

KINGSTON ET TORONTO.

(Correspondance particulière des Mélanges)

Kingston 3 octobre 1848.

M. Le Rédacteur,

Deux Cathédrales ont été consacrées à quelques jours de distance dans cette partie de la Province, et l'intérêt que vous prenez à recueillir dans les Mélanges Religieux tout ce qui intéresse la religion, m'engage à vous procurer une petite notice sur ces consécractions.

Vendredi, 29 du mois dernier, Nos SS. l'Evêque et le Coadjuteur de Montréal, et les Evêques de Kingston, de Bytown et de Carleton se trouvèrent réunis à Toronto, siège épiscopal d'une église en deuil de son enfance. On voyait qu'un événement joyeux les y avait rassemblés avec 24 prêtres des différentes parties du pays, mais tous sentaient une secrète douleur à la pensée de celui qui avait préparé cette belle œuvre, et lui avait donné l'impulsion. Aussi, entendit-on comme une grande rumeur produite par l'approchement de toutes les poitrines, lorsque Mgr. Phelan, Coadjuteur et administrateur du diocèse de Kingston, prononça le nom de ce prêtre vénéré, que tous pleuraient en contemplant sa tombe glorieuse. Dans son émotion, l'éloquent prélat prit avantage, pour relever le mérite du regrettable, de la comparaison avec les saints personnages, dont l'Evêque consécrateur avait placé les précieuses reliques sous l'autel. Dans ce moment par une pieuse pensée, on imagina que la grande âme de ce généreux fondateur d'une église encore dans son berceau prenait part à cette grande fête du haut ciel, et l'on attribua, non sans raison, le succès de son œuvre après sa mort à sa protection spéciale.

Quant au succès prochain de l'entreprise, il doit être attribué aux efforts réunis de plusieurs personnages remplis de zèle, et entre autres d'un des dignitaires du Chapitre de la cathédrale de Montréal. La délicatesse oblige à n'en pas dire davantage bien, que le public demande qu'un nom particulier soit indiqué.

La cérémonie avait été ordonnée avec soin, et put être observée en entier, malgré une pluie légère. Les principaux offices furent remplis comme suit :

Consécrateur : Mgr. de Montréal :
{ De Kingston }
{ de Martyropolis } Assistés de
NN. SS. Evêques { de Carleton }
{ de Bytown } 4 prêtres.

Célébrant à la messe : Mgr. de Kingston. — Il y avait doubles diacres et sous diacres et prêtre-assistant. Le maître des cérémonies était M. Fabre, de l'Evêché de Montréal.

La cathédrale ainsi que la maison épiscopale sont bâties en briques jaunes qui font un bon effet surtout à distance, et dans l'usage de laquelle on a ménagé des ornements assez nombreux, qui conviennent bien au genre gothique. En somme, ce sont des édifices élégants, et qui font honneur aux catholiques de Toronto.

Toronto possède, depuis un an des religieux de N. D. de Lorette, que le zèle infatigable du feu Mgr. Power avait appelés dans ce diocèse; mais il est infiniment à déplorer que par sa mort elles aient été laissées encore dépourvues de ressources. La Providence ne les oubliera sans doute pas, surtout pour le bien qu'elles sont